

du
5 au 14
février
2010
à
NIMES

BRITISH SCREEN

www.ecransbritanniques.org

13^e Festival

ECRANS
BRITANNIQUES

- *Le cinéma britannique dans la guerre*
Hommage à Humphrey Jennings
- *Le Free Cinema*
- *Ciné-concert : The Lodger d'Hitchcock*
- *Actualité du cinéma britannique*
- *Avant-premières, rencontres*

SEMAPHORE
CARRÉ D'ART



Languedoc Sud
the regional magazine in English
www.languedocsud.com

Ecrans Britanniques, 13^e édition...

13 ans déjà que l'équipe des Ecrans Britanniques met tout en œuvre pour faire découvrir à son public un cinéma extrêmement riche, varié et parfois méconnu. Les temps deviennent très difficiles pour les petites associations comme la nôtre, portées par la seule foi de bénévoles, mais nous continuons à nous battre pour partager avec nos spectateurs dix jours de projections, débats et rencontres. Ainsi, nous avons tenu une nouvelle fois à associer rétrospectives et films d'actualités, documentaires et fictions, films rares et grands classiques, débats de fond et moments de convivialité. A l'affiche deux grands thèmes, **le cinéma britannique dans la 2^e guerre mondiale** et le Free Cinema. Dans les deux cas, la programmation sera commentée par des spécialistes. Francis Rousselet et Elena Von Kassel présenteront leurs ouvrages sur *le cinéma dans la guerre* et *Humphrey Jennings*, tandis que Christophe Dupin, Walter Lassally, Kees Bakker et Lorenza Mazzetti animeront une table ronde sur le **free cinema** qui mettra en perspective les projections proposées.

L'**actualité** du cinéma britannique sera évidemment toujours à l'honneur, avec trois **avant-premières** : *The Shock Doctrine*, *White Lightin* et *An Education*. Quelques oeuvres « typically British » de 2010 seront aussi projetées et présentées par les membres de l'équipe. Comme tous les ans plusieurs réalisateurs, scénaristes et producteurs ont été invités à participer aux discussions avec les spectateurs. Nous accueillerons notamment Tony Grisoni, Anand Tucker, Dominic Murphy sans compter quelques invités-surprise !

Nous renouvelons l'expérience si réussie du **ciné-concert** de l'année dernière avec un classique, *The Lodger*, muet d'Alfred Hitchcock, mis en musique par le Picadilly Trio.

Nous vous attendons très nombreux pour ce 13^e festival.

I.C.

Les Ecrans Britanniques **remercient** la Mairie de Nîmes et la bibliothèque du Carré d'Art, le Conseil Général du Gard, la Région Languedoc Roussillon, la DRAC LR, la MAIF, la MGEN, l'équipe du Sémaphore, Doriane Films, Elephant Films, Royal Mail Film Archive, l'hôtel Le Cheval blanc, Languedoc Sun.

Renseignements pratiques

- Tarif pour les membres d'Ecrans Britanniques : 4 €.
Gratuit à Carré d'Art.
- Pour les séances des films de l'actualité, se référer au programme du Sémaphore.
- Séances scolaires sur réservation auprès du Sémaphore (04 66 67 83 11) ou de la bibliothèque de Carré d'Art (04 66 76 35 36)
- Pour tous renseignements concernant l'association Ecrans Britanniques et les avantages de la carte de membre : 04 66 81 33 44/06 07 70 40 93
- Et par internet www.ecransbritanniques.org
courriel : cases@univ-perp.fr

ATTENTION : pour les avant-premières, prévenez la semaine précédant l'événement. La carte de membre de l'association British Screen/Ecrans Britanniques donne une réduction pour tous les films proposés pendant le Festival et les autres films présentés au cours de l'année par British Screen. L'association tiendra une permanence au cours des deux week-ends précédant le début du festival dans le hall du Sémaphore pour vous proposer la carte avant l'ouverture.

A propos du cinéma des années de guerre

Le cinéma anglais des années de guerre se trouve être le produit improbable d'un certain nombre de paradoxes.

A une époque où la pellicule était devenue une denrée rare, il est parvenu à produire un nombre très respectable de films de court ou long métrage. En des temps où le public britannique pouvait avoir d'autres urgences que de se précipiter dans les salles de cinéma, nombre de ces films rencontrèrent bien plus qu'un succès d'estime. Alors que son but avoué était de faire du film une arme de propagande face à la menace hitlérienne, il a donné des œuvres qui restent d'admirables classiques du cinéma national. Si l'on considère que le carcan d'un message idéologique entre fatalement en conflit avec la liberté requise pour la création artistique, force est de constater que ce cinéma a su faire resurgir à l'écran le reflet authentique d'une période de la vie nationale.

Alors que les pénuries de toutes sortes s'amoncelaient sur les îles Britanniques, la floraison de nouveaux talents de cinéastes, d'énergies décuplées chez les producteurs, d'une nouvelle génération d'acteurs, prouve, à tout le moins, qu'il n'y eut pas pénurie dans le monde du cinéma.

Il est temps pour le public français, à qui cela fut alors interdit par l'occupant allemand, de découvrir un cinéma qui a jeté les bases du meilleur cinéma britannique moderne.



Événements, rencontres, avant-premières

----- **Vendredi 5 février**

18 h 30 : Soirée inaugurale - accueil des festivaliers *Carré d'Art*

19 h : Présentation du programme, projection de courts métrages et buffet *Salle de Conf Atrium Carré d'Art*

21 h : *The Damned United* de Tom Hooper *Sémaphore*

----- **Samedi 6**

14 h : **Comment le cinéma britannique s'investit dans l'effort de guerre** (1939-45) par Francis Rousselet *Carré d'Art Salle de Conf*

Hommage à Humphrey Jennings par Elena Von Kassel : 5 films courts du GPO Film Unit

16 h : *We Dive at Dawn* de Anthony Asquith, 1943. V. O. sous-titrée *Carré d'Art Salle de Conf*

17 h 30/18 h : Séance de vente-dédicace de livres et DVD sur *Le cinéma britannique dans la guerre* (1939-1945) *Librairie de Carré d'Art*

20 h 10 : *London River* de Rachid Bouchareb *Sémaphore*

----- **Dimanche 7**

18 h : *49th Parallel* de Michael Powell *Sémaphore*

20 h 30 : *In the Loop* de Armando Iannucci *Sémaphore*

----- **Lundi 8**

14 h - 16 h - 18 h : *Red Riding Trilogy* de Jarrold, Marsh et Tucker *Sémaphore*

20 h 30 : *White Lightnin'* de Dominic Murphy, avant-première en présence du réalisateur *Sémaphore*

----- **Mardi 9**

14 h : **programme Free Cinema** présenté par les cinéastes invités : *Momma don't Allow*, *The Singing Street*, *We Are the Lambeth Boys*, *Together* de Lorenza Mazzetti, *Refuge England* *Carré d'Art Salle de conf*

16 h 30 : *Small is beautiful* : *le Free Cinema raconté par ses inventeurs*, documentaire de Christophe Dupin, 2006, 43 mn, en présence du réalisateur et de protagonistes du film *Carré d'Art Salle de conf*.

20 h 30 : *This Sporting Life* présenté par Christophe Dupin du BFI *Sémaphore*

----- **Mercredi 10**

11 h : *Small is beautiful* : *le Free Cinema raconté par ses inventeurs*, de Christophe Dupin, 2006, 43 mn, en présence du réalisateur et de

protagonistes du film *Carré d'Art Auditorium*

14 h : *A Taste of Honey* : Un goût de Miel de Tony Richardson, 1962, 117 mn *Carré d'Art Salle de Conf*

16 h : *Table Ronde : Ce qu'a été le Free Cinema*

Christophe Dupin (du British Film Institute), Walter Lassally (chef opérateur de la plupart de ces films), Elena Von Kassel (écrivain de cinéma), Kees Bakker (Institut Jean Vigo), et Lorenza Mazzetti (réalisatrice de « Together ») *Salle de Conf*

17 h 30/18 h : Séance de vente-dédicace des DVD : **Le Free Cinema** édités par Doriane films *Carré d'Art Librairie*

20 h 30 : *Ciné Concert : The Lodger*, film muet de Alfred Hitchcock, 1926, avec les musiciens du *Piccadilly trio* *Salle de conf Carré d'art*

----- **Jedi 11**

14 h : *The Loneliness of The Long Distance Runner* : La solitude du coureur de fond, de Tony Richardson, 1962

Sur inscription : priorité aux scolaires *Salle de conf Carré d'Art*

20 h 10 : *The Shock Doctrine* avant-première de Michael Winterbottom *Sémaphore*

----- **Vendredi 12**

18 h à 19 h : Rencontre et vente-dédicace *Saturday Night And Sunday Morning* : Samedi soir dimanche matin, de Karel Reisz d'après Alan Sillitoe, 1960, 89 mn *Carré d'Art*

18 h - 20 h - 22 h : *Red Riding Trilogy* (les 3 films) en présence du réalisateur et du scénariste *Sémaphore*

----- **Samedi 13**

14 h 15 : *The Loneliness of The Long Distance Runner* : La solitude du coureur de fond, de Tony Richardson *Salle de conf*

16 h : *Millions Like Us* de Franck Launder et Sydney Gilliat, 1943, 103mn v.o. ss-titrée *Carré d'Art Salle de conf et Auditorium*

18 h 10 : *Foreign Correspondent* (Correspondant 17) d'Alfred Hitchcock *Sémaphore*

21h : *Cracks* Jordan Scott *Sémaphore*

----- **Dimanche 14**

18 h : *An Education* film en avant-première de Lone Scherfig *Sémaphore*

19 h 30 : Buffet de clôture du Festival *Le Cheval Blanc*



RESTAURANT WINE BAR LE CHEVAL BLANC



Brasserie raffinée et conviviale,
coquillages, poissons sauvages,
viandes de 1^{er} choix,
cuisine enjouée
vins au verre

www.winebar-lechevalblanc.com • 1, place des Arènes - 30000 NÎMES - Tél. 04 66 76 19 59

Location de salles
pour mariages, séminaires
Caveau dégustation du Vignoble Michel Hermet
Vin de pays d'Oc

LA CAVE DE COLLORGUES



Le Cinéma Britannique dans la Guerre (39-45)

L'école documentaire et la guerre

Sous l'égide de Grierson, les Postes Britanniques (GPO) avaient créé une unité de production de films documentaires. Ainsi, tout au long des années 30, les documentaristes de ce GPO Film Unit avaient porté à l'écran le peuple britannique, les « vrais gens » dans leur quotidien anonyme, et leur avaient ainsi conféré dignité et reconnaissance. Dans ce souci d'une représentation réaliste et sans embellissement dramatique, les réalisateurs du GPO expriment des exigences qui deviendront fondements de leur doctrine : refus total du romanesque, refus du spectaculaire.

Dès la déclaration de guerre, ils mirent en chantier un « doc » de 23 minutes, intitulé *The First Days*. Produit sous le label GPO par Cavalcanti, le film expose l'implication patriotique généralisée – toutes classes, âges, fonctions et professions confondues – de la population de Londres sur ce qu'il appelle déjà « *the London Front* ». Harry Watt évoque l'esprit du tournage de *The First Days* sous la houlette de Cavalcanti, « *magnificent old Cav !* », envoyant ses réalisateurs et cameramen en six petites équipes à travers Londres pour glaner tout ce qui pourrait être matériau intéressant en ces semaines de préparatifs d'une nation à un conflit majeur. Un petit bijou de témoignage historique que ce kaléidoscope impressionniste unifiant par le montage une population rassemblée dans une cause commune.



The First Days : réal. : Humphrey Jennings, Harry Watt, Pat Jackson, production et sc. : Alberto Cavalcanti.
Interpret. : *La population de Londres. (GPO FU, 1939, 32')*

Hommage à Humphrey Jennings

Les fondements théoriques de l'école documentariste, austères voire puritains, n'empêcheront cependant pas l'un de ses cinéastes les plus brillants, Humphrey Jennings, de composer au fil de ses documentaires une œuvre cohérente et ambitieuse sur le plan artistique, et à la tonalité tout à fait personnelle. Les attaques de l'aviation allemande sur les villes faisaient de cette guerre un conflit de type nouveau. Elle devenait la guerre du peuple, et le rôle des cinéastes était d'exposer et d'exalter cette « *people's war* ».

Mais, contrairement à d'autres, l'effacement du documentariste derrière son sujet n'était guère conforme au tempérament de Jennings. L'homme était cinéaste mais aussi poète, artiste, passionné de peinture, de musique. Fasciné par les Surréalistes, il ne se satisfaisait pas de cette humilité devant le réel, que certains de ses confrères édiciaient en doctrine. Après avoir glané avec sa caméra un maximum d'images significatives, il les structurait comme des poèmes symphoniques par le montage, l'accompagnement musical et le commentaire inspiré. Pour la plupart des critiques et historiens de cinéma, Humphrey Jennings demeure encore aujourd'hui le grand artiste de l'école documentaire.

London can take it : sc. et réal. : Harry Watt et Humphrey Jennings, commentaire : Quentin Reynolds (GPO Film Unit, 1941, c.m. : 10')

Britain can Take it connut une double carrière. Conçu comme un document à destination d'Outre-Atlantique (sous le titre **London Can Take It**) pour émouvoir l'opinion américaine et persuader les Etats-Unis d'apporter leur soutien à la Grande-Bretagne qui subissait alors les premiers bombardements du Blitz, le film fut également diffusé dans les salles du Royaume-Uni, afin de souder la nation dans ces épreuves en y montrant la calme détermination des Londoniens face aux attaques allemandes et leur capacité à poursuivre leur vie et leurs occupations le jour pour s'investir ensuite la nuit, chacun selon



ses compétences, dans la défense civile. Images superbes et silencieuses du soir qui tombe dans les rues de Londres et de l'attente d'une population qui s'apprête à vivre une de ces nuits terribles. Peu après 20 heures, précédée de la rumeur sourde des avions, c'est la conflagration générale des bombes qui explosent et de la défense anti-aérienne, tandis que les équipes de secouristes et pompiers bénévoles courent en silhouettes devant les immeubles en flammes. Le journaliste le souligne : « Ce sont là les gens qui se battent vraiment dans cette guerre ». Bruit et fureur ont succédé au silence angoissant et Quentin Reynolds précise : « These are not Hollywood sound effects. This is the music they play every night in London : the « symphony of war » ».

The Heart of Britain (USA : This is England) : *sc. et réal. : Humphrey Jennings, prod. : Ian Dalrymple, commentaire : Jack Holmes (UK) et Edward Murrow (USA), photo : H.E. Fowle, montage : Stewart MacAllister, direction musicale : Muir Mathieson. (Crown Film Unit, 1941, cm. : 9')*

Dans **The Heart of Britain**, Humphrey Jennings pouvait retourner à l'un de ses thèmes les plus chers, la peinture de la classe ouvrière britannique et réaliser en même temps un documentaire patriotique engagé, produisant ainsi une œuvre de propagande conforme à la doctrine du MOI. L'ampleur du sujet pour un film court - montrer comment le cœur industriel de la Grande-Bretagne, riche de sa population ouvrière, s'investissait totalement dans l'effort de guerre et allait donner à la nation les moyens de l'emporter sur la barbarie nazie - devait permettre à Jennings d'élaborer un opus personnel et inspiré où son sens du montage par association poétique - qu'on pourrait comparer au « montage par attraction » de l'école soviétique illustré et théorisé par Eisenstein - pourrait pleinement

s'exprimer. Fidèle à son style, Jennings compose son concerto où ses trois instruments, le montage d'images, le commentaire vibrant et la musique symphonique joignent leurs partitions individuelles et jamais redondantes pour faire jaillir un sens, un message exalté : le « Cœur de la Grande-Bretagne » a beau être balayé par « les vents de la guerre », il demeure immuable et indestructible.

Christmas under Fire : *réal. : Harry Watt, prod. : Crown Film Unit, commentaire : Quentin Reynolds (1941, 7')*

La propagande à vocation extérieure, dirigée vers l'Amérique et les pays considérés comme amis, fut dès le début la préoccupation majeure du M.O.I.. Ainsi que le rôle dévolu à sa « Films Division » : diffuser dans leur direction des films propres à susciter leur sympathie et leur soutien jugé vital. Le choix du refus d'apitoiement, la présence même à l'occasion d'un humour bien britannique comme forme de résistance morale étaient de nature à susciter la sympathie de ces publics lointains. L'évidence humaine, le caractère si typiquement « british » qui baignent ces documents filmés sur le terrain allaient emporter l'adhésion. **Christmas Under Fire** est un de ces films courts clairement conçu à l'intention du public transatlantique, et l'on devine encore en le revoyant aujourd'hui le fort impact émotionnel qu'ont pu avoir sur une population américaine, bien éloignée des lieux du Blitz, ces recadrages et longs travellings parcourant des quais de métro bondés de familles qui se sont réfugiées par dizaines de milliers dans le « London Tube » pour y passer, allongés côte à côte à trente mètres sous la surface, des nuits de Noël assez inhabituelles.

Listen to Britain : *sc. et réal. : Humphrey Jennings, montage et co-réal. : Stewart MacAllister, prod. : Ian Dalrymple*

Sans dialogue ni commentaire, Jennings offre ici le poème symphonique d'un peuple uni en résistance déterminée mais sereine. Ce film de 10 minutes est considéré comme l'aboutissement du style Jennings. Le ton en est beaucoup moins belliqueux que la fin de **Heart of Britain**. Sans aucun discours surimposé, par la seule grâce d'une association miraculeuse de sons captés et de plans saisis dans la vie quotidienne, le film offre un tableau d'une douceur étonnante d'une société britannique à un tournant essentiel

de sa survie. Jennings y donne libre cours à son tempérament et ses goûts esthétiques. L'extrême recherche du montage, sa stylisation par une approche intellectualisée à la limite de l'abstraction à partir de plans pris d'évidence dans la réalité de ce moment précis de la « guerre du peuple » – procédés qui auraient pu entraver l'émotion – en font, en fait, un film bouleversant.

We Dive at Dawn : réal. : Anthony Asquith, producteur : Edward Black, scénario : J.B. Williams, Interpr. : John Mills, Eric Portman, Reginald Purdell, Niall McGinnis. (Gainsborough Pictures, 1943, 98')

Même Gainsborough Pictures – firme créée à l'origine dans une optique de productions raffinées suggérée par le nom choisi, qui s'était, et au début des années 40, plutôt identifiée à une certaine légèreté de ton et spécialisée dans les comédies pétillantes et dans les films romanesques destinées à satisfaire chez le public un besoin d'évasion d'un quotidien oppressant – se mettra à produire des long-métrages qui puisaient très directement leurs sujets dans la guerre : *We Dive at Dawn* et *Millions like us* en sont les deux oeuvres les plus mémorables.

Gainsborough décida de se lancer dans un film sur la Navy, organisé autour d'un équipage embarqué pour une mission périlleuse mais essentielle, en l'occurrence celle d'un sous-marin anglais, le *Sea Tiger*, chargé d'aller détruire le tout dernier cuirassé sorti des chantiers allemands, le *Brandenburg*. Cela donnera *We Dive at Dawn*. Pour ne pas être localisés, les sous-marins rituellement naviguent de nuit en surface, et « plongent dès l'aube », comme l'explique le titre du film. Mais cette fois-ci, en raison de l'urgence de la mission d'interception – il s'agit d'être à l'entrée de la Baltique dans moins de 48 heures –, il faudra également naviguer en surface de jour, une prise de risques qui accroît le suspense. Mais, à côté de cette concession destinée à soutenir l'intérêt du public, ce qui domine dans le film c'est le choix qui est fait d'inclure un maximum d'éléments de la vie de l'équipage d'un sous-marin où dans un espace réduit chacun remplit sa fonction précise, où les opérations techniques sont montrées en détail, où le film se veut informatif, voire instructif sur le fonctionnement du sous-marin.

Un nouveau style de stars voyait alors le jour, tendant à remplacer dans l'affection du public qui s'y reconnaissait davantage, des icônes que leur

maintien et leur parler apparentaient plutôt aux classes supérieures.

L'acteur **John Mills** va symboliser cette nouvelle génération d'acteurs et s'imposer avec son image d'« homme ordinaire », de « boy next-door », de « every Mum's son », du conscrit remplissant (modestement) sa tâche. Le naturel de son jeu dépourvu de toute affectation lui gagne les faveurs du public.

Millions Like Us : réal. et sc. : Frank Launder et Sydney Gilliat, prod. : Edward Black, photographie : Jack Cox, montage : Alfred Roomie.

Interpr. : Patricia Roc, Eric Portman, Gordon Jackson, Anne Crawford, Basil Radford, Naunton Wayne (Gainsborough Pictures, 1943, 103')

Affrontements maritimes ou aériens d'une part, mobilisation du peuple contre les attaques allemandes dans d'autres films, ces deux approches sont dans le film *Millions Like Us* de Launder et Gilliat, sorti en 1943, qui partait du cadre narratif d'une saga familiale sur cinq ans de guerre pour se centrer dramatiquement sur la brève et tragique histoire de la jeune Celia, affectée en usine et de son jeune époux, pilote RAF bientôt tué en mission. Les scènes où la jeune femme tout en travaillant sur sa chaîne de montage, guette le bruit de l'escadrille qui décolle de la base voisine se voulaient symbole fort de cette union sacrée.

Ce film fut non seulement un gros succès alors, mais est demeuré emblématique de cette représentation à l'écran de la « guerre du peuple », et conserve aujourd'hui sa force d'évocation d'une époque, et son attrait sur le public à chaque nouvelle projection ou télédiffusion.

Dès le générique, la relation avec le spectateur est privilégiée : le défilé des noms des acteurs principaux se termine sur la mention « and millions



like you ». Le public sera récipiendaire mais aussi miroir, et même acteur du film, puisque nombre de figurants y jouent leur propre rôle, notamment les militaires de la base voisine de l'usine.

49th Parallel (le 49^e parallèle) : réal. : Michael Powell, prod. : Michael Powell, sc. : Emeric Pressburger, montage : David Lean, photographie : Freddie Young. Interpr. : Eric Portman, Raymond Lovell, Laurence Olivier, Finlay Currie, Anton Walbrook, Glynis Johns, Leslie Howard, Raymond Massey (*Ortus Films + M.o.l., 1941, 123'*)

Dès le début du conflit, le cinéma véritablement « engagé dans la guerre » tel que l'avaient voulu aussi bien les instances officielles que les gens de la profession, à tous les niveaux de celle-ci, rencontra l'adhésion enthousiaste de Powell et de son scénariste Pressburger. Ils parvinrent à surmonter tous les obstacles diplomatiques et financiers pour aller tourner au Canada ce film destiné à faire saisir aux publics d'Amérique du Nord, le caractère mondial du conflit et la nécessité vitale d'un engagement américain. Le film sut aussi rencontrer l'adhésion enthousiaste du public. Les chiffres d'entrées furent souvent convaincants. *49th Parallel*, cet ambitieux projet de Michael Powell qu'il avait eu quelque difficulté à monter financièrement, se révéla le plus gros succès britannique de l'année 1941, et récupéra sa mise en moins de trois mois, pour poursuivre ensuite une belle carrière à travers le pays.

Foreign Correspondent (Correspondant 17) : réal. : Alfred Hitchcock, producteur : Walter Wanger, sc. : Charles Bennett, photographie : Rudolph Maté.

Interpr. : Joel MacCrea, Laraine Day, Herbert Marshall, George Sanders (*United Artists, 1940, 120'*)

Alfred Hitchcock, installé depuis peu aux USA, allait faire taire les critiques – notamment de Michael Balcon – qui l'accusaient d'avoir déserté son pays à un moment vital, en réalisant des films comme *Foreign Correspondent* et *Lifeboat*. Dans *Foreign Correspondent* (rebaptisé *Correspondant 17* en France), le héros est un journaliste envoyé en Europe en 39 qui y découvre un réseau d'espionnage nazi maquillé en organisation pacifiste – belle pierre dans le jardin des non-interventionnistes américains ! – Au fil des événements, il est amené à sortir de sa neutralité journalistique. Il prononce alors une phrase : « I can't run out on this war ! » qui pourrait alors sortir de la bouche même d'Hitchcock. Après des rebondissements haletants, le reporter parvient

à transmettre son récit à son journal *The New-York Globe* – titre significatif ! Le film s'achève sur un long plan montrant ensuite le reporter américain revenu à Londres et devenu, selon les termes de son présentateur au micro, « un de ces combattants de la presse », émettant pour la radio de son pays des chroniques indignées sur les premiers désastres du Blitz. Tel un autre Quentin Reynolds (voir *London Can Take It*), il leur annonce : « Non, ce ne sont pas des parasites sur votre poste, c'est le bruit de la mort s'abattant sur Londres. Restez collés à votre radio ; Ceci est l'Histoire avec un grand H, et vous êtes concernés. L'électricité vient d'être coupée ; il n'y a plus de lumière ici. Mais vous, gardez vos lumières allumées en Amérique. Elles sont les dernières lumières qui restent dans le monde ! », conclut-il d'une voix vibrante, pendant que s'élève en arrière-plan sonore l'hymne américain. Habilité de cette propagande, véhiculée par une voix américaine ! La lutte contre le nazisme en est faite ainsi l'affaire des Américains eux-mêmes, et ce dès 1940. Goebbels ne s'y trompa pas, qui jugea le film dangereux, car redoutablement efficace.

Qu'ont encore à nous dire ces films aujourd'hui ?

C'est sans doute cette exceptionnelle convergence entre l'idéologie véhiculée et l'esprit d'une population qui a fait que, à travers des œuvres a priori de propagande, on a le sentiment fort que s'inscrit à l'écran l'image véritable d'un peuple à un moment de son histoire. De façon générale, on peut dire de la plupart de ces films que c'est grâce à leur forte charge émotionnelle qu'ils parviennent à toucher encore les spectateurs, plus d'un demi-siècle plus tard. Se trouve alors ressuscité un temps où les émotions fortes avaient droit de cité, où les cinéastes ne s'autocensuraient pas par crainte d'être soupçonnés de « pathos ». Le vibrato patriotique, même contrôlé par une retenue toute « british » s'y donne libre cours.

Par delà une fonction de propagande dont on aurait pu redouter qu'elle n'eût placé un écran de fumée sur la réalité d'une époque, on découvre un cinéma qui apporte témoignage sur celle-ci avec une authenticité évidente. On a parlé, pour ces années 39-45, d'un « Age d'or » du cinéma britannique. (présentations extraites du livre : *Et le cinéma britannique entra en guerre* (Coll. 7^e ART, LeCerf-Corlet, déc. 2009).

The Lodger

UK, 1926, nb, 75 min.

metteur en scène : Alfred Hitchcock, producteur : Michael Balcon

Distribution : Ivor Novello, June, Marie Ault, Arthur Chesney

Sous-titré A Story of the London Fog, The Lodger fut le premier succès critique et commercial d'Alfred Hitchcock, produit par les studios de Michael Balcon. Il s'agit de la première adaptation du roman de Marie Belloc Lowndes, qui s'inspira pour son intrigue de l'affaire Jack L'Eventreur. Tandis qu'un tueur en série terrorise la ville en s'attaquant à des jeunes filles blondes les soirs de brouillard, Les Bunting louent une chambre à un séduisant mais non moins mystérieux locataire, qui s'absente parfois la nuit et garde dans sa chambre la photo d'une jeune fille aux cheveux clairs... Leur fille Daisy, une jolie blonde, est fiancée à un détective chargé d'enquêter sur le tueur londonien, mais l'arrivée du nouveau venu va perturber leur relation... Tout le talent de Hitchcock éclate déjà dans ce film muet, dont on notera la qualité de la photographie inspirée de la tradition expressionniste allemande, et le scénario distillant habilement l'angoisse. On pourra aussi voir dans cette oeuvre une manifestation précoce de la fascination du grand metteur en scène pour les actrices blondes (rappelons que le titre français est *Les Cheveux d'Or*), et essayer de retrouver le



moment dans lequel il apparaît brièvement, et pour la première fois, dans son film.

Tous ces aspects seront superbement mis en valeur par l'accompagnement musical en direct du « trio Piccadilly » de Virgile Goller et ses musiciens, qui avaient déjà régalié les spectateurs des Ecrans lors de la 12^e édition et que le festival a le plaisir d'accueillir à nouveau.

Anglo[®]info
languedoc-roussillon

Information and Interaction for FREE. Find it fast on:

www.AngloINFO.com



1 place des Arènes

30000 NIMES

Tél. : 04 66 76 05 22

www.odalys-vacances.com

lechevalblanc@odalys-vacances.com

Hommage au free cinema

Qu'est-ce que le « Free Cinema » ?

Au milieu des années cinquante, un événement culturel vient bouleverser le ronronnement alors paisible du cinéma britannique de l'époque. Des soirées mémorables se déroulent au NFT (la « cinémathèque » de Londres) au cours desquelles plusieurs jeunes cinéastes font découvrir leurs premières œuvres à un public aussitôt passionné. L'un d'eux, Lindsay Anderson, va inventer l'appellation « Free Cinema » pour fédérer ces films, et souligner la liberté de leur écriture, affranchie du carcan des grands « studios », une appellation qui restera attachée à ces films jusqu'au milieu des années 60. Les premiers programmes proposent *Momma Don't Allow* de Tony Richardson et Karel Reisz, *We are the Lambeth Boys* de Karel Reisz, *Together* de Lorenza Mazzetti.

Lorsqu'ils passeront aux longs métrages, ils feront appel à ceux que la presse britannique a déjà baptisés du nom de « Angry Young men », ce groupe de jeunes écrivains « en colère », les John Osborne, Alan Sillitoe, Shelagh Delaney qui font souffler un vent de révolte sur la société britannique à travers leurs écrits. Cela donnera les œuvres marquantes que sont *Look Back in Anger*, *Samedi soir, dimanche matin* (*Saturday Night and Sunday Morning*), de Karel Reisz, *Un goût de Miel* (*A Taste of Honey*), et *La Solitude du Coureur de Fond* (*The Loneliness of the Long-Distance Runner*) de Tony Richardson. Alan Sillitoe, romancier et scénariste et Walter Lassally chef-opérateur de la plupart de ces films seront aux **Ecrans Britanniques** lors de ces projections, pour évoquer ces tournages historiques.



« Free Cinema » et Nouvelle Vague...

Le «Free Cinema» à la fin des années cinquante et au début des années soixante, révéla un nouveau cinéma anglais avec une brochette de jeunes réalisateurs, Karel Reisz, Lindsay Anderson, Tony Richardson... et une série de films (*Look back in Anger*, *Saturday Night Sunday Morning*, *A Taste of Honey*, *This Sporting Life*, *The Loneliness of the Long-Distance Runner...*) au contenu percutant, à la mise en scène innovante.

La quasi-simultanéité avec la Nouvelle Vague française poussait à des comparaisons, amenait des interrogations. La Nouvelle Vague ayant explosé médiatiquement de façon beaucoup plus spectaculaire (Cannes 58, etc...), la tentation de beaucoup de critiques français était de voir dans le Free Cinema un écho outre-Manche du mouvement français. Ce qui était faire fi de l'antériorité des premiers manifestes du Free Cinema tournés dès le milieu des années cinquante (*Momma don't Allow*, *The Lambeth Boys*, etc...). C'était également passer sur des choix idéologiques et artistiques presque opposés, tant la virulence de la dénonciation politique et sociale des oeuvres de Reisz, Richardson et consorts était éloignée des préoccupations esthétiques, formelles et des approches plus personnelles, intimistes, de la Nouvelle Vague française.

Et puis, par la suite, alors que la Nouvelle Vague avait révolutionné de fond en comble le cinéma français, qui ne serait plus jamais tout à fait comme avant, marquant une rupture, un tournant de son histoire, le Free Cinema disparut de nos écrans, nous laissant le sentiment d'une explosion sans lendemain, d'une révolution avortée.

Ce que le public non-britannique ne pouvait savoir alors, c'est que cette révolution se poursuivait, s'était déplacée vers la Télévision, et que, dès le milieu des années soixante, s'y diffusaient brièvement, pour un soir, des œuvres personnelles qui étaient autant de regards lucides et engagés sur la société anglaise - la BBC, et même ITV plus tard, invitant de nouveaux auteurs et réalisateurs et leur laissant apparemment carte blanche c'est ainsi que Ken Loach fit ses débuts de cinéaste... (extraits du livre de F. Rousselet, 7^e Art, 2002).



Momma Don't Allow

de Karel Reisz et Tony Richardson

Ce court-métrage très attachant, présenté à la soirée du NFT à Londres, apparaît exemplaire des choix des cinéastes co-réalisateurs. Dans l'atmosphère, filmée presque en temps réel, d'une boîte de jazz londonienne où se retrouve la soif de vivre d'une jeunesse anglaise et où classes sociales se côtoient brièvement sans se confondre, on suit le vécu quotidien de jeunes travailleurs entre le nécessaire boulot et l'« éclatement » de la nuit aux sons de Chris Barber.

We are the Lambeth Boys

de Karel Reisz et Tony Richardson

Un film plus long qui observe les jeunes d'un quartier populaire du sud de Londres en déplacement sportif dans un quartier et une école huppée. Vécus différents et choc culturel observés objectivement.

Together de Lorenza Mazzetti

Dans un Londres des années 50 qui porte encore les cicatrices de la guerre et des destructions du Blitz, deux sourds-muets associent leurs destins et survivent à leur façon face à la cruauté du monde

The Singing Street

Production du Norton Park Group

A travers les comptines et jeux d'enfants qui animent les rues dites « sans âme » des « terraces », ces alignements de maisons ouvrières témoignages d'une révolution industrielle qui a vécu, se développe l'émouvant florilège d'une culture enfantine encore vivace en 53.

Refuge England

de Robert Vas et Walter Lassally.

Le débarquement dans un Londres inconnu d'un immigré rêvant de terre d'accueil était déjà le sujet de ce film et son errance y est prétexte à portrait d'une ville et de sa population à un moment donné de son histoire.

The Loneliness of the Long-distance Runner (La Solitude du coureur de fond)

Producteur et réalisateur : Tony Richardson, scénario : Alan Sillitoe d'après son roman, Dir. Photo : Walter Lassally, musique : John Addison.

Interprétation : Tom Courtenay, Michael Redgrave, James Bolam, Topsy Jane, Julia Foster, Avis Eunage.

Colin Smith est un jeune délinquant qui se découvre un talent naturel pour la course de fond. Le directeur du « Borstal », institution de redressement britannique, convaincu de la valeur réhabilitante du sport, se met en tête d'en faire son champion et de le réintégrer socialement par la réussite sportive. Le film lança la carrière de Tom Courtenay par son interprétation inoubliable du jeune révolté Colin, face à l'immense acteur Michael Redgrave en directeur du Borstal.



Saturday Night Sunday Morning

(Samedi soir, dimanche matin)

Producteur Tony Richardson, réalisateur : Karel Reisz, scénario : Alan Sillitoe d'après son roman, Dir. Photo : Freddie Francis, montage : Seth Holt.

Interprétation : Albert Finney, Shirley Ann Field, Rachel Roberts

Nottingham, ville industrielle du Nord, fin des années cinquante. Arthur Seaton travaille en usine, un travail abrutissant qu'il s'empresse d'oublier les week-ends dans des flots de bière



et un enchevêtrement de liaisons féminines dans lesquelles il tient à préserver jalousement son indépendance. Le personnage, interprété par un Albert Finney à qui ce film apporte illico une gloire mondiale, n'est certainement pas idéalisé. Il crève l'écran, avec sa morgue, son cynisme, sa brutalité machiste, mais aussi son pouvoir de séduction. Il y puise sa force, en fait son armure dans une société dure, un quotidien âpre, dont il est le produit certes rétif, mais étonnamment authentique. Tout fait de ce film une date majeure dans le réalisme cinématographique britannique.

A Taste of Honey

(Un goût de miel)

Producteur et réalisateur : Tony Richardson, scénario : Shelagh Delaney, Dir. Photo : Walter Lassally, montage Antony Gibbs

Interprétation : Rita Tushingham, Murray Melvin, Robert Stephens, Dora Bryan, Paul Danquah

Adapté de la pièce de théâtre de Shelagh Delaney, Un goût de miel est le portrait émouvant de Jo,



adolescente anglaise à Manchester en 1960. Laisse à elle-même, par une mère fofolle et démissionnaire, elle essaie tant bien que mal de se construire une existence précaire dans un environnement bien peu favorisé avec l'aide de son co-locataire Geoffrey.

En dépit de son contexte, le film se révèle un chef-d'œuvre de poésie et de sensibilité et a accumulé les critiques enthousiastes dans le monde entier depuis sa sortie.

This Sporting Life

(Le prix d'un homme)

Réal. Lindsay Anderson, prod Karel Reisz, photo : Denys Coop, montage Peter Taylor Interprét. : Richard Harris, Rachel Roberts, William Hartnell, Colin Blakely



La vie de Frank, mineur dans le Nord de l'Angleterre, bascule le jour où il se voit proposer un contrat de rugbyman professionnel dans une équipe prestigieuse. Il devient un joueur reconnu et adulé dans tout le pays. Karel Reisz, le producteur du film, a confié l'écriture du scénario de cette histoire brutale mais souvent poignante à David Storey, l'auteur du livre, lui-même issu du milieu de la mine. Le réalisateur pressenti sera Lindsay Anderson, qui deviendra une personnalité incontournable du cinéma britannique et qui avait déjà tourné des documentaires dans cette région industrielle qu'il connaissait bien. Anderson choisit aussitôt Richard Harris, un acteur dont il connaissait la présence physique formidable pour incarner Frank.

An Education

Réal. : Lone Scherfig - Scénario : Nick Hornby, d'après « Les Mémoires de Lynn Barber » - Photo : John de Borman - Costumes : Odile Dicks-Mireaux - Musique : Paul Englishby - Prod. : Finola Durger - Interprét. : Peter Sarsgaard, Carry Mulligan, Alfred Molina, Emma Thompson, Sally Hawkins (1h35)

An Education a gagné le « Audience Choice Award » et le « Cinematography Award » au Festival de film de Sundance (2009). Le film nous projette en 1961, dans un quartier bourgeois de Londres, Twickenham, où la nouvelle génération aspire à une meilleure éducation dans des universités prestigieuses telles qu'Oxford ou Cambridge. Jenny, 16 ans, passe de studieuses journées dans son école pour jeunes filles, en rêvant d'intégrer Oxford. Elle est encouragée par ses parents qui veulent pour elle le succès qu'ils n'ont pas eu. Par un après-midi pluvieux, elle rencontre un homme plus âgé, conduisant un bolide sportif, qui lui propose de la ramener chez elle. Ce David, nouveau riche assez arnaqueur, qui mène grand train dans les cafés et les concerts les plus chers du moment, faisant de la Dolce Vita un art de vivre, va changer la vie de Jenny.

Elle ne pourra résister à l'attrait de ce Pygmalion qui lui montre un côté de Londres et de la vie inimaginable aux gens de sa classe économique, et qui réussit même à convaincre ses parents de l'amener à Paris pour un romantique week-end. Ce film sur le passage à l'âge adulte d'une adolescente qui vit une romance compliquée avec un homme d'une trentaine d'années, et sur les erreurs de parcours, capte constamment notre intérêt. Appliquant à la lettre la doctrine « si tu ne vas pas à l'école, tu n'arriveras à rien », ce récit d'initiation nous fait suivre en même temps l'évolution des mœurs et des pensées de la société britannique, et révèle le talent de la jeune Carry Mulligan.



In the Loop

Armando Iannucci - *Ru*, 2008 - 1h46 - Avec James Gandolfini, Peter Capaldi, Steve Coogan, Tom Hollander
Armando Iannucci a fait ses armes à la télévision en lançant la série *The Thick of It* à la BBC en 2005, dans la tradition des satires politiques britanniques comme le célèbre *Yes, Minister*. Il adapte aujourd'hui le concept pour le grand écran en choisissant de s'attarder sur les relations entre Britanniques et américains sur fond de guerre irakienne. Le film relate la panique déclenchée

par la gaffe de Simon Foster, Secrétaire d'État britannique, qui, en déclarant que la guerre est « imprévisible », va susciter une cascade de réactions désopilantes et la verve étonnante du directeur de communication Malcom Tucker, magistralement interprété par l'écossais Peter Capaldi et inspiré d'Alastair Campbell, ancien conseiller de Tony Blair. Si l'arrière-plan est constitué par une réalité politique encore aujourd'hui bien douloureuse, le film propose une sorte d'exutoire en présentant les va-t-en-guerre comme des personnages médiocres et ridicules, et en donnant un rythme fou à cette satire notamment à travers un excellent scénario et des dialogues renversants, crus et riches à la fois, qui se moquent cruellement en fin de compte de la langue de bois employée par les hommes politiques. Le résultat est une parodie « typically British », présentée comme la meilleure comédie de l'année par « *The Times* ». Etourdissant et hilarant.



The Red Riding Trilogy

Scénario : Pour les trois films : Tony Grisoni

1974 - Réal. : Julian Jarrold - Interpr. : Andrew Garfield, Sean Bean, Rebecca Hall, Warren Clarke, Sean Harris (1 h 41)

1980 - Réal. : James Marsh - Interpr. : Andrew Garfield, Paddy Considine, Peter Mullan, Eddie Marsan, Jim Carter (1 h 33)

1983 - Réal. : Anand Tucker - Interpr. : Andrew Garfield, Mark Addy, David Morrissey, Peter Mullan, Sean Bean, Jim Carter (1 h 40)

Cette trilogie a été diffusée à la télévision en Grande-Bretagne. Il s'agit de trois films tirés d'une série de romans de David Peace. Ce sont des romans à la Ellroy, situés dans le Yorkshire, entre 1974 et 1983. Ce comté du Nord de l'Angleterre fut le théâtre d'une série de meurtres commis par le « Yorkshire Ripper », Peter Sutcliffe. Cette histoire vraie sert de toile de fond (ou d'alibi) à celle que content l'auteur original et le scénariste. Ils montrent un paysage soumis à la loi d'une forte police corrompue et violente. Dans ces trois films, nous voyons les bobbies de Sa Majesté torturer, assassiner, violer et corrompre. Personne n'est à l'abri, ni les politiciens, ni les journalistes. Tableau au vitriol de l'Angleterre tchatchérienne. A chaque film, le réalisateur, et donc la technique, changent. Le premier raconte l'histoire d'Eddie Dunford, journaliste au « Yorkshire Post », qui s'occupe d'affaires criminelles et qui va mener sa propre enquête sur la disparition d'une jeune fille de la région. Chaque film offre un point de vue différent sur les personnages et les événements à différentes époques. Le premier laisse en suspens certaines questions traitées dans les deux suivants. Chaque épisode a son héros : pour le deuxième, Peter Hunter, un inspecteur de Manchester, et pour le troisième, John Piggot, un avocat miteux. La beauté de Red Riding réside dans d'innombrables détails vernaculaires grâce auxquels le cinéma de genre s'élargit au portrait de toute une société.



The Damned United

UK, 2009, 97min.

Réal. : Tom Hooper, scénariste : Peter Morgan

Distrib. : Michael Sheen, Timothy Spall, Jim Broadbent

The Damned United est l'adaptation cinématographique de « 44 Jours », best-seller de David Peace (à l'honneur dans ce festival puisqu'il a aussi écrit *The Red Riding Trilogy*). L'histoire, celle du mois et demi passé à la tête de l'équipe de football Leeds United par l'entraîneur Brian Clough, est bien connue des Britanniques mais beaucoup moins du public français. Le film nous permet donc de découvrir les coulisses d'un célèbre club de football en 1974, dans le nord de l'Angleterre, à l'heure du déclin industriel. La caméra s'intéresse plus à ce qui se passe hors du terrain que dans l'action du jeu, et à la manière dont la vie du club, les méthodes préconisées par certains dirigeants, les rivalités multiples, les trahisons, affectent les différents protagonistes. Après avoir incarné Tony Blair et David Frost, Michael Sheen se glisse dans la peau d'un nouveau personnage compliqué et controversé. Il forme avec Timothy Spall, acteur tout en nuances, un duo d'interprètes brillant. Le scénariste Peter Morgan, qui a déjà travaillé avec Sheen dans *The Deal*, *The Queen*, et *Frost/Nixon* excelle une nouvelle fois dans la peinture d'événements réels, le choix d'un moment bref mais crucial constituant un tournant dans la situation évoquée. Stephen Frears avait commencé à travailler sur le projet de ce film, finalement mené à bien par le jeune Tom Hooper.



The Shock Doctrine

UK, 2008, 80min

documentaire de Michael Winterbottom et Matt Whitecross

Michael Winterbottom, metteur en scène caméléon bien connu des habitués des Ecrans, nous a proposé 16 films ces 13 dernières années. Il se tourne ici vers le documentaire. *The Shock Doctrine* (La Stratégie du Choc) est le fruit d'une collaboration parfois houleuse avec la journaliste Naomi Klein, auteur d'un ouvrage du même nom. Le thème principal du propos développé est la manière dont les Etats-Unis dominent et exploitent le monde en s'appuyant sur ce que Klein décrit comme le « capitalisme du désastre » : les pays fragilisés par les catastrophes naturelles et les désordres politiques sont des proies d'autant plus faciles pour les adeptes du néolibéralisme qui profitent de cette faiblesse pour imposer leurs positions économiques et sociales. Winterbottom déclare avoir voulu aborder le sujet pour informer les jeunes générations et les faire réagir, en s'appuyant sur des données historiques et des images d'archives. Il travaille ici en tandem avec Matt Whitecross qui l'avait notamment secondé dans *The Road to Guantanamo*. Le film sera présenté en avant-première.

London River

GB, 2008, 88min

real : Rachid Bouchareb

interpr. Brenda Blethyn, Sotigui Kouyate

Rachid Bouchareb a, de son propre aveu, attendu longtemps pour pouvoir travailler avec Brenda

Blethyn. C'est aussi pour elle qu'il situe l'action de son film après les attentats de Londres, mais l'histoire aurait pu se dérouler dans n'importe quelle ville meurtrie par le terrorisme. *London River* met en présence deux personnages dont on ne peut à première vue remarquer que les différences, de taille, de couleur, de culture, de religion, mais dont les enfants se sont rencontrés et restent introuvables après les événements tragiques de juillet 2005 dans la capitale britannique. Leur détresse de parents va les rapprocher dans un hymne à la tolérance et à la paix tout en finesse, en nuances, en émotion. Bouchareb crée aussi la rencontre de deux immenses acteurs, et Sotigui Kouyate a reçu un prix d'interprétation mérité au festival de Berlin.



White lightnin'

UK, 2009, 90 min,

réal : Dominic Murphy, interprét. : Edward Hogg, Kirk Bovill, Carrie Fischer.

Pour cette 13^e édition, le Festival a le plaisir de vous présenter en avant-première le long métrage qui a remporté le Hitchcock d'or au dernier festival du film britannique de Dinard. Ce drame relate l'histoire de Jesco White, initié par son père aux claquettes sur de la musique country (le « tap dance »), au cœur des Appalaches. Dominic Murphy, qui a longtemps travaillé dans la publicité, déclare avoir voulu filmer cette histoire de danse, de drogue et de violence, inspirée de faits réels, comme « un sombre conte de fées » auquel il pourrait conférer une atmosphère surréaliste. Le résultat est un film d'une grande originalité, avec un travail étonnant sur le montage, la photographie et la bande-son, une « œuvre sociale mais véritablement cinématographique », toujours selon les termes



de Murphy. L'interprétation magistrale d'Edward Hogg est également un trait marquant de cette œuvre surprenante et souvent très dure, mais aussi sublime, et qui ne peut laisser indifférent. On y découvre aussi la musique de Hasil Adkins, homme orchestre et pionnier du punk rock en Virginie Occidentale.

Cracks

UK, 2009, 84min

réal : Jordan Scott prod : Ridley Scott

interprét. : Eva Green, Juno Temple

Un coup de maître pour ce coup d'essai de la fille de Ridley Scott qui décline le genre « histoire de pensionnat » sur un mode particulier et très



sombre : une brillante et fascinante enseignante, Miss G., troublante Eva Green – dans un rôle inhabituel et difficile qu'elle dit avoir adoré – va perturber la vie des jeunes étudiantes qui l'admirent lorsqu'elle va jeter son dévolu sur une nouvelle venue, Fiamma. L'atmosphère étrange de ce film sur la perte de l'innocence, proche de celle d'un thriller psychologique, doit beaucoup à la photographie remarquable. Une œuvre prometteuse et envoûtante, tournée en Irlande.

Bright Star

GB/France/NZ, 2009

Réal : Jane Campion interpr. : Abbie Cornish, Ben Wishaw

L'inoubliable réalisatrice de *La Leçon de Piano* nous revient en état de grâce pour évoquer la trop brève existence de John Keats, poète romantique maudit. Si son talent est aujourd'hui unanimement loué, Keats fut sous-estimé par ses contemporains et tragiquement foudroyé par la tuberculose à l'âge de 26 ans. Jane Campion s'attache à sa relation avec Fanny Brawne, et nous décrit un amour sublime et contrarié. Sans tomber dans les pièges du film historique ou de la biographie, tout en demeurant fidèle à l'époque et au personnage, le film explore le lien entre amour et poésie, trace un beau portrait de femme et se veut avant tout fidèle à la poésie de Keats que Jane Campion décrit avec humour comme le meilleur des coscénaristes ! Une belle illustration du plus célèbre vers de Keats selon lequel « toute beauté est une joie éternelle ». (*Endymion*, 1816)...

DOUX
joaillier

2, place de la Maison Carrée - Nîmes
Tél. 04 66 36 02 45 / Fax 04 66 21 47 75
contact.nimes@douxjoaillier.com



3 RUE CORNEILLE 30900 NIMES
Tél : 04.66.28.11.95
www.la-grange-aux-canards.fr
lagrange-aux-canards@orange.fr

Le Cosy Wine

Café - Bar à Vin
Tables d'hôtes

9, place d'Assas - 30000 Nîmes
Réservations Tél. 06 88 74 01 39
Mail : lecosywine@gmail.com



Anglais - Espagnol
Italien - Allemand

- Adultes tous niveaux • Scolaires/Étudiants •
 - Enfants (à partir de 4 ans) Anglais ou Espagnol •
- Nouveau !** soutien scolaire du CE2 à la terminale

Infos et test de niveau au 04 66 67 57 59 ou 06 71 16 12 78
12, rue Rivarol (près Intermarché Charlemagne) à Nîmes
viveleslangues.com viventleslangues@aol.com



Les
Alizés

26 bd Victor Hugo - 30000 Nîmes
Tél. : 04 66 67 08 17
Fax : 04 66 21 44 70



abc
PUBLICITE

Enseignes Panneaux Banderoles
Impression numérique
Déco véhicules
Serigraphie Autocollant
Textiles Objets Pub

2750, Route de Montpellier 30900 NIMES
Tél:04.66.04.06.66 Fax:04.66.04.07.77
Courriel: abc.publicite@wanadoo.fr

GOYARD
mon libraire

34 Bd Victor Hugo
30000 Nîmes
Tel : 04 66 67 20 51
Mail : librairie.goyard@free.fr

LE CAFÉ OLIVE

Mercredi
Plat du jour végétarien
Restauration midi & soir
Repas et apéros de groupe

22, Bd Victor Hugo - Nîmes
04 66 67 89 10 - lecafeolive@hotmail.fr

WI-FI
Gratuit